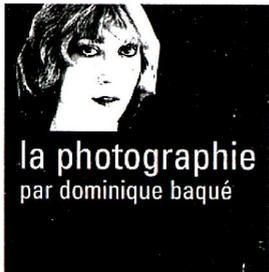


artpress



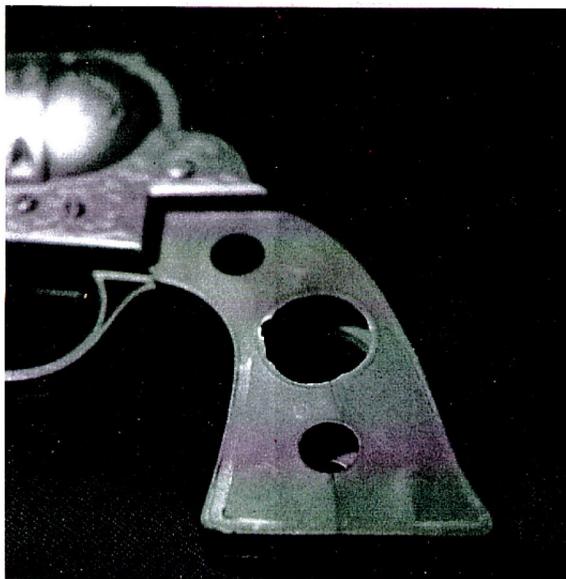
la photographie
par dominique baqué

dans la ville

■ Lumière cliniquement blanche qui cisèle les corps et les intérieurs, où aiguisant sans pitié les visages et les décors sans qu'aucun repli dans l'ombre ne soit possible, agencement de miroirs et de surfaces réfléchissantes, matières glacées et scintillantes – métal, skaï, plastique, satin et paillettes : la série photographique *Surface Tension* de Katharina Bosse met implacablement en scène la surface des êtres et des choses. Nulle place pour le secret : ici tout est livré, exposé au regard, qu'il s'agisse de ces sujets figés, ne regardant jamais l'objectif, adoptant des postures à la fois quotidiennes et théâtralisées, ou de ces lieux improbables, cafés, hôtels, appartements, salles de bains, dont la surcharge décorative et les couleurs acidulées intriguent autant qu'elles blessent le regard.

Mais si les individus photographiés semblent absents à eux-mêmes comme au monde, ils ne sont paradoxalement pas uniformisés par l'objectif : à travers le vêtement notamment, toujours très codifié, chacun délivre quelque chose de lui-même. Non point certes une intimité, à laquelle décidément le regardeur n'aura pas accès, mais un mode d'être, une façon de se situer par rapport au corps social et à ses règles : ici un jeune homme androgyne, au déhanchement lascif, vêtu d'argent scintillant, comme égaré dans une ville trop blanche, exhibe ses chaussures Doc Martens et son tatouage à la cheville, signes manifestes d'une certaine appartenance tribale ; là une Asiatique dont la robe miroite de perles et de strass pose, assise et close sur son propre mystère, devant une fenêtre qui ouvre, comme un lointain grotesque et féérique, sur des tourelles polychromes, scénographie de carton pâte à la Walt Disney.

Dans l'univers visuel de Katharina Bosse, le réel menace sans cesse de se dissoudre dans le kitsch et la parodie ou, à l'inverse, se transmue en fiction : processus de fictionnalisation qu'emblématise cet homme accroupi sur un toit, fils électriques au sol, vêtu de cuir noir mais dont les épaules portent, déployées, les grandes ailes soyeuses et blanches d'un Icare déchu. Quelque chose se joue ici entre la



Yves Trémorin. «Guns». 80 x 80 cm



Zeus. Photographie sur toile plastifiée. 2000. 130 x 150 cm.

surface et le secret, la menace et le sens, l'urbanité et l'identité personnelle, à quoi fait indirectement écho la série *Guns* d'Yves Trémorin : série obsessionnelle, méticuleuse et froide, mortifère, de revolvers photographiés sur fonds de couleur, et dont le regardeur est invité à contempler la dorure ou la nacre des crosses, le cisèlage des barilletts, la sombre brillance des canons. Objet mythique s'il en est, le revolver connote tout à la fois l'univers du

film noir, le meurtre du thriller et les jeux de l'enfance où l'on ne bouge pas, l'on mûrit et ressuscite... Ici exposé sur le mode sériel dicté par la passion d'un collectionneur maniaque, immobile et lourd – lourd de son inertie, lourd de ses virtualités assassines –, il accède au rang de fétiche esthétisé, mais sans que la menace soit totalement exorcisée : là, à portée de main, décliné en dix versions, il continue d'attiser le secret désir de l'interdit et de fomenter

en chacun de nous l'inavouable pulsion du meurtre.

Si les *Guns* d'Yves Trémorin sont ainsi porteurs d'une violence susceptible de s'inscrire dans le réel, il existe, par ailleurs, des violences symboliques : celle de l'urbanité, latente chez Katharina Bosse, manifeste dans la ville aliénée à laquelle se confronte Zeus. Se définissant comme «*artiste urbain*», sur un mode d'action qui n'est pas sans évoquer Space Invaders, Superpostier, Tom Tom ou encore le collectif YES, Zeus inscrit ses actions nocturnes dans le tissu urbain. Opérant toujours de nuit, le visage masqué d'un bas léopard, Zeus a d'abord fixé avec de la peinture métallisée les ombres projetées sur les trottoirs parisiens par les statues, réverbères ou panneaux de signalisation, avant de s'attaquer plus récemment à l'implacable idéologie publicitaire, se présentant dès lors comme un «*serial pub killer*». Au moment où, avec une violence sans cesse accrue, la publicité modèle, structure et manipule l'identité de chaque sujet, et notamment des plus jeunes, au moment donc où il appert catastrophiquement que la marchandise est dorénavant ce qui fonde l'individualité, Zeus conçoit ses actions anti-publicitaires comme une forme, salubre et éthique, de résistance citoyenne. Armé d'une bombe de peinture rouge sang, Zeus assassine symboliquement les insupportables icônes publicitaires, véhicules d'un monde aseptisé et normalisateur qui exclut la faille, le manque, l'écart et la différence. Avec la rage jubilatoire de ceux qui croient encore possible la «*résistance* », il loge une balle entre les deux yeux des mannequins Chanel, Dior, Gap ou H&M, inscrivant une coulure de sang sur l'affiche. Sorte d'attentat publicitaire, sauvage et ludique, dont Zeus propose ensuite la déclinaison sous différents supports, photographies, vidéos, installations, etc. Interstice par lequel Zeus, comme d'autres artistes contemporains, tente ainsi de déconstruire l'empire de la marchandise, d'inventer une contre-violence qui soit une forme de riposte possible à la violence dominante. ■

- Katharina Bosse, *Surface Tension*, galerie Anne Barrault, Paris (20 mars – 12 mai).

- Yves Trémorin, *Guns*, galerie Gilles Peyroulet, Paris (24 mars – 24 avril 2001).

- Zeus, galerie Patricia Dorfmann, Paris (31 mars – 12 mai 2001).